

# Compagnons de route d'exil



Par Lâm Chí Hiếu JJR 62

« Bonjour ! Je suis Hôi. Et vous ? Je n'aurais jamais pensé voir quelqu'un venu ici plus tôt que moi ! ». On est au seuil du bureau de la Police de l'Emigration du 1<sup>er</sup> arrondissement (*sở ngoại vụ quận 1*) de Saigon. On doit y venir déposer les formulaires de demande de départ en exil, en vue des opérations préliminaires de contrôle. J'y suis de bonne heure, et j'ai été le premier à déposer mon formulaire ce jour-là, juste sous le porche du bureau, sur la terre nue.

- Bonjour, Hôi. Je suis Hiếu, et je suppose que vous habitez tout près d'ici.
- Oh non, Hiếu, ma famille habite un peu loin, dans le quartier Bùì Việ̀n.
- Nous sommes donc un peu voisins. Je loge boulevard Trần Hưng Đạo.

Et d'autres anciens détenus des camps de concentration communistes viennent avec leur requête. Et ainsi, on fait connaissance, en attendant l'heure d'ouverture du bureau, pendant plus de 3 heures. Vers 8 heures, l'employé en charge, n'ouvrant qu'à moitié la porte d'entrée, ramasse les requêtes déjà mises en ordre, et ne nous reçoit qu'une heure plus tard, moment où on doit « payer » les préliminaires de contrôle, sans trop de problèmes.

On a alors le temps d'échanger les prétendues nouvelles fraîches, étant tous d'anciens prisonniers qui, durant le temps de détention, ont « appris » de force d'incroyables leçons de survie, incluant la patience d'attendre...

Hôi m'amène chez lui, où il vivote avec ses parents. Et là, je rencontre sa belle-mère, une ancienne danseuse des clubs d'avant la victoire communiste. Je ne peux la reconnaître. Elle, autrefois la reine des clubs, est devenue une femme âgée, laide, à la peau sévèrement tannée. Elle vend désormais du charbon de bois, dans ce quartier populaire. Je ne reconnais pas non plus ses filles, dont une est la femme de mon nouvel ami Hôi, vivant autrefois dans l'opulence. Hôi me montre sa mini-épicerie, c'est-à-dire une petite table sous le porche : des petits sachets de sucreries, des fruits séchés, de quoi avoir un revenu minime pour survivre seul. En effet, sa famille vit des maigres revenus de sa femme devenue coiffeuse, dans le quartier Bùì Việ̀n aux ruelles étroites et sinueuses.

Ce qui m'étonne, c'est son fils gros comme un rejeton de riches. D'où ma question : « Mais avec une pareille épicerie, comment arrives-tu à nourrir ton fils pour son poids ? ». Sa réponse : « Tu sais bien que ma belle-mère nous aime plus que ses autres enfants, et réserve donc la meilleure nourriture pour son petit-fils. Et il mange tout le temps, à peine levé... ». Par ailleurs, je reconnais une partie de sa parentèle, car elle fait partie de mes élèves disséminés dans ce quartier. A partir de là, devenant amis intimes, nous partageons les difficultés des procédures d'expatriation, longues, sinueuses, pavées de difficultés, et...particulièrement coûteuses.

Au bout d'une longue période d'attente, Hôi peut enfin amener sa famille « à paraître » au consulat américain, bien avant moi, car mon dossier avait été mis à part à cause de mon aîné qui a été mobilisé. Le fils unique de Hôi lui procure bien des problèmes la veille du jour J : « Papa, Maman, je ne veux pas partir ailleurs ; je veux rester auprès de Grand-mère pour toujours. Je ne veux pas vous suivre... ». Hôi et sa femme doivent alors littéralement le supplier. A la fin, le gamin, convaincu, accompagne ses parents. Hôi peut alors s'expatrier avec sa famille pour aller s'établir aux USA, bien avant moi. On se perd de vue.

A mon tour parvenu aux USA, je vois un beau jour et par un pur hasard un homme se faufiler dans le parking devant la sortie d'un supermarché : l'homme fixait des affiches aux vitres des voitures des clients du supermarché ; je me mets à le suivre, certain que c'est Hôi. A mesure que je m'approche, l'homme accélère le pas puis se met carrément à courir. Essoufflé, je le rattrape tout en l'appelant par son nom.

Après des accolades amicales, Hôi m'avoue son travail *au noir* : « Tu comprends, je bénéficie de l'aide sociale pour élever mon gosse pendant 10 ans, tout comme toi. Ma femme continue son travail de coiffeuse. Pour l'aider, je dois faire ce travail en cachette. Et je te félicite d'avoir trouvé si rapidement ton travail de fonctionnaire, t'es vraiment débrouillard. A bientôt. »

Avec Hôi, j'avais autrefois fait la connaissance de Be, qui avait sacrifié ses cheveux pour faire un vœu : obtenir l'expatriation. Le pauvre homme dépourvu de tout vivait sous le toit de ses parents, qui étaient eux-mêmes revenus des prétendues « nouvelles zones économiques » (*vùng kinh tế mới*) où le pouvoir communiste victorieux les avaient en fait déportés, et ne savait que tenter de survivre avec une machine rudimentaire pour polir le cuivre...Le Bon Dieu a bien vite exaucé son vœu : il nous a quittés assez rapidement pour l'exil, et nous avons alors perdu sa trace. J'espère seulement qu'il a réalisé effectivement son souhait d'avoir une vie meilleure.

« Tu es le révérend père supplémentaire de la paroisse, je te reconnais, tu officiais aux messes dominicales de la chapelle Ma Lang », me dit Tuân, un de ceux avec qui j'ai fait connaissance au seuil du bureau de la Police de l'Emigration du 1<sup>er</sup> arrondissement. « Moi, je fais toutes sortes de métier. Actuellement, je suis prétendument un agent immobilier ambulancier. En fait, utilisant ma bicyclette, j'aide à vendre toute maison pour laquelle le propriétaire n'a pas d'acheteurs. Je me poste devant ledit logis et vante ses qualités de mon mieux. Une fois la maison vendue, je reçois une petite somme. Ça aide à survivre, pour moi comme d'ailleurs pour nous tous, les parias de cette nouvelle société ».

Par pure coïncidence, on se retrouve souvent devant le bureau de la police de l'émigration. Et le Bon Dieu a voulu que je le retrouve après, à Bangkok, à peine arrivé de Saigon. On s'y est retrouvé coincé ensemble durant 4 jours, attendant un vol pour les USA, et on a donc été compagnons de voyage vers l'exil de la liberté.

« Vous êtes bien matinal », me dit un homme âgé portant un blouson bleu, juché sur sa bicyclette. Et c'est encore devant le bureau de la police de l'émigration. « Avec votre blouson bleu d'ouvrier, je me suis mépris, j'ai failli croire que vous êtes un curieux, alors que vous êtes en réalité un ex-colonel de l'armée de la République du Viet Nam (anti-communiste) ! », ai-je répondu en rigolant. Hiên, car c'est son nom, a l'âge de mon grand frère, et habite dans notre quartier de Trần Hưng Đạo. Il me reconnaît très vite : « C'est toi, l'un des membres actifs de la Légion de Marie de notre archevêché, je t'ai vu par hasard quand tu étais en mission apostolique du côté de Cầu Kho ».

Mme Hiên possède un petit kiosque de vente de vêtements, au marché de Hoà Bình, en face du cinéma Khái Hoàn, dans le quartier Phạm Ngũ Lão. Elle est aidée par ses 5 filles, de sorte que toute la famille a de quoi vivre jusqu'au moment de l'émigration. Hiên m'emmène rencontrer un de ses amis, un certain Hoa, qui est sur le point de pouvoir boucler ses valises, destination les USA. On se promet de se revoir là-bas. Puis Hiên nous quitte à son tour. Naturellement, son logis est immédiatement confisqué par le pouvoir communiste, tout comme le nôtre lorsqu'arrivera enfin notre tour de partir, car c'est ainsi pour les maisons des anciens prisonniers des camps de concentration du pouvoir communiste au moment du départ vers l'exil. Je perds la trace de Hiên, mais la Providence ne l'a pas entendu ainsi. En effet, ma femme rencontre un jour celle de Hiên, lors des cours d'anglais obligatoire pour les immigrants aux USA, cours dont j'avais été exempté grâce aux connaissances linguistiques acquises au lycée Jean-Jacques Rousseau à Saigon.

Nous nous revoyons donc, mais leur nouvelle vie en terre d'exil a modifié leur comportement, maintenant qu'ils disposent enfin d'un bon confort. C'est une situation classique survenant auprès des amis d'antan partageant leur souffrance misérable d'autrefois au pays natal, et atteignant maintenant le but : la liberté à l'étranger. Toutefois, nous avons répondu à un appel de sa part. Au mariage de l'une de ses 5 filles, et lui n'ayant aucune famille aux USA, nous avons accepté de jouer le rôle de « parentèle de la mariée ». Et nous avons de nouveau joué ce rôle

plus tard, mais version « parentèle du marié » pour compléter le cortège du côté du marié, et de manière tellement vraisemblable que le père du marié, en totale confusion, nous a appelés « oncle et tante », faisant s'esclaffer de rire les invités !

« Dis, Hiếu, aide-moi, je ne sais pas comment remplir ce formulaire », me demande un jour un des paroissiens de notre église au sein de laquelle je venais d'être présenté par le curé. Je lui indique tout, de bon cœur. C'est mon ami Thọ, vivant près de la paroisse. Comme moi, il a été prisonnier ans un camp de concentration. Avec le temps, il me confie un jour, à la fin de la messe dominicale : « Hiếu, j'ai un vrai problème. Mon fils aîné est issu de mon premier mariage. Je suis en effet divorcé, et je ne sais comment faire pour faire enregistrer les deux bambins de mon deuxième mariage aux classes de rattrapage de notre paroisse. Aide-moi, s'il te plaît. »

Notre paroisse, bien que petite comparée à celle de Huyện Sỹ, gère en effet 4 classes « spéciales » pour les enfants démunis, que nous appelons *lớp học tình thương* (classes de la solidarité), et dont la capacité est limitée. Grâce à mon rôle au sein de la paroisse, je dois donc intervenir auprès des sœurs de l'Ordre de St Vincent de Paul en charge de l'école. Les deux enfants de Thọ sont admis.

Hélas, Tùng, le fils aîné de Thọ, me confie un jour : « Professeur (c'est un élève de mes cours de langues), mon père a abandonné totalement ma mère et mes sœurs depuis son retour de camp de prisonniers. Mais il a fait faire un passeport pour moi en vue d'un départ en exil, alors qu'il n'est pas question que je laisse tomber ma mère et mes sœurs pour partir avec une marâtre ». Je suis alors obligé de lui dire qu'il est raisonnable de partir, de s'établir à l'étranger pour travailler et ainsi ravitailler sa mère et ses sœurs, puis, plus tard, les faire venir légalement. « Je vais y réfléchir », me répond Tùng.

Quittant le pays bien avant Thọ, nous n'avons pas su la suite de l'histoire, sur le moment. Mais bien plus tard, une parente de la 2<sup>e</sup> femme de Thọ (celle-ci était devenue notre amie intime) nous apprend la triste chose : Thọ est parti en exil sans son fils aîné, ce dernier ayant jeté au visage de son père le passeport que ledit père avait fait faire pour le fils, après une vive querelle familiale...

Et je ne vous parle même pas du cas du docteur K., abandonnant sa famille et retrouvé dans une église, celle où je me trouvais, par son propre fils abandonné alors que quelques minutes auparavant, il geignait faussement sur sa femme qui, selon lui, l'avait laissé tomber. Personnage pitoyable qui, en fait, se moquait de sa famille et allait draguer les jeunes filles dans les églises. J'en fus finalement averti par le conseil de la paroisse (*hội đồng giáo xứ*) Ne connaissant pas la vérité, je lui avais offert en toute ingénuité un poste de lecture de sections de « Notre Testament » durant les messes...

C'était quelques histoires de compagnons d'infortune et de route vers l'exil. La vie nouvelle à l'étranger a changé leur amitié des temps de malheur, et ils sont graduellement devenus des étrangers les uns pour les autres, pour ne plus vouloir se reconnaître dans un pays d'accueil généreux mais terre de liberté où l'argent domine tout et dirige tout.

Ô, Dieu, où sont mes amis de route d'exil d'antan ?

**Lâm Chí Hiếu JJR 62**